

Kanata de Robert Lepage

Lise Gauvin

Numéro 269, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91339ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gauvin, L. (2019). Compte rendu de [*Kanata* de Robert Lepage]. *Spirale*, (269), 90–93.

Un malentendu gênant

KANATA - ÉPISODE 1
LA CONTROVERSE

ROBERT LEPAGE

Robert Lepage
a choisi de
faire l'histoire
au présent, ne
retenant du passé
que quelques
tableaux évocateurs
et des images d'un
exotisme convenu.

NOTES SUR UN SPECTACLE¹

ACTE I - L'INVITATION. *«Au printemps 2016, pour la première fois en 54 ans, Ariane Mnouchkine confie sa troupe, le Théâtre du Soleil, à un autre metteur en scène. Robert Lepage se lance alors dans la création de Kanata, une œuvre qui imagine la rencontre d'Européens avec des gens de Premières Nations sur deux siècles.»* Tel est le projet tel que présenté dans le programme offert aux spectateurs. Telle est aussi l'attente entretenue par les médias et par le titre d'une pièce qui ne pouvait être plus englobant.

ACTE II - LA CONTROVERSE. *«Après plus de deux ans de travail, la rumeur d'un spectacle sur les Premières Nations sans leur implication directe fait débat dans les médias canadiens et bientôt en Europe et aux États-Unis. Ses créateurs sont accusés d'appropriation culturelle alors que personne n'a vu le spectacle»,* précise encore le programme. En fait, il s'agit d'un groupe d'acteurs d'origine autochtone qui, étant interpellés par le titre et la perspective historique annoncée, demandent à faire partie de la distribution de la pièce de façon à être impliqués dans la mise en spectacle de leur histoire. À la suite de la controverse, des appuis financiers se désistent. On tente une médiation. Sans succès. Mnouchkine a un engagement envers ses comédiens et ne peut modifier la configuration de sa troupe.

ACTE III - LA PIÈCE. Robert Lepage a choisi de faire l'histoire au présent, ne retenant du passé que quelques tableaux évocateurs et des images d'un exotisme convenu. Après quelques coups d'aviron en canot d'écorce et la balade d'un ours brun en forêt – façon de bien indiquer qu'il s'agira d'Autochtones –, la scène présente une visite dans un musée effectuée par un jeune chercheur souhaitant se familiariser avec les grandes figures du passé amérindien. Des tableaux apparaissent alors, parmi lesquels le *Huron-Wendat de Lorette* de Cornelius Krieghoff. Une amitié amoureuse se noue entre le chercheur et la conservatrice du musée, elle-même d'origine amérindienne. Suit un épisode de coupe systématique des arbres en forêt, clin d'œil obligé à une civilisation peu respectueuse du patrimoine naturel.



Ces premières scènes servent de prologue à une pièce dont la majeure partie se passe à Vancouver : des femmes d'origine amérindienne y sont exploitées et assassinées par un tueur en série qui donne leur chair aux porceaux. On reconnaît là les éléments d'une affaire criminelle qui a fait les manchettes des journaux canadiens au début des années 2000. Robert Pickton, un fermier de la Colombie-Britannique, est accusé des meurtres d'une quarantaine de prostituées et toxicomanes de Downtown Eastside, un quartier défavorisé de Vancouver.

Parallèlement à l'intrigue principale, la scène montre un couple de Français, un acteur et une peintre, à la recherche d'une vie meilleure en Amérique : autant il est arrogant et macho, autant elle est sensible aux malheurs des prostituées autochtones. Le portrait qu'elle fait d'une d'elles sera pourtant mal accueilli par la famille de celle-ci, rappel explicite des bonnes intentions à l'origine de *Kanata* et du débat qui a suivi. La fin de la pièce présente cette jeune femme ayant trouvé une forme de sérénité grâce à une échappée dans la nature et au contact d'un ami rescapé d'un passé tumultueux. Ainsi reviennent, acolytes indispensables à cette nouvelle quête, le canot d'écorce et l'ours brun.

Et le public d'applaudir avec enthousiasme.

P-91 KANATA
 Martial Jacques et
 Dominique Lambert
 en répétitions
 Novembre 2017,
 Cartoucherie.
 Photo—Théâtre du Soleil

P-93 KANATA
 Martial Jacques et
 Dominique Lambert en
 répétitions.
 Photo—Michèle Lauren

ACTE IV – LE SPECTACLE. Mise en scène efficace. Scènes très courtes, bien rythmées. Décor d'une grande mobilité. Réalisme lourdement appuyé de certaines séquences. Grognements persistants des porcs qui attendent leur nourriture.

La trame centrale est entrecoupée d'intermèdes comiques. Le conflit entre la Française et son copain macho est de l'ordre du burlesque. Une autre scène hilarante est celle de l'apprentissage de l'anglais par l'acteur français, qui veut conquérir le marché américain. Un dernier de ces « hors-d'œuvre » se trouve à la toute fin avec l'épisode de cirque joué par la Française et son nouvel ami, installés dans un canot flottant en apesanteur au-dessus de la scène : prouesse à la fois technique et musculaire.

ACTE V – LE MALENTENDU. Le titre, *Kanata*, oriente l'attente du spectateur vers une dimension historique, voire épique, alors que la pièce est centrée sur un épisode tragique de l'histoire amérindienne. Il me semble inutile de préciser que l'auteur dramatique Robert Lepage, et la troupe du Théâtre du Soleil, ont toute liberté de représenter ce qu'ils veulent. Toutefois, étant donné la large perspective suggérée par le nom choisi et le projet annoncé, on peut difficilement imaginer que les grandeurs et misères de l'histoire amérindienne en Amérique se réduisent à quelques épisodes sordides à Vancouver. On aura sans doute compris qu'il s'agit d'évoquer un génocide répété, souligné par une référence aux pensionnats tristement célèbres.

Cependant, un tel hiatus entre l'attente créée et la réalisation a aussi des conséquences quant à la présence amérindienne. Si le sujet avait été traité tel qu'annoncé, à savoir comme un moyen d'approfondir « l'histoire des peuples autochtones au Canada durant deux siècles », il aurait été plus que justifié d'y intégrer des acteurs issus de ces communautés. Dans le cas actuel, je ne vois vraiment pas quel intérêt il y aurait eu pour des actrices et acteurs autochtones de jouer des prostituées à Vancouver. On peut supposer aussi que le fait de consulter les premiers concernés à une étape ou l'autre de la création aurait donné une tout autre pièce.

Le spectacle présenté à la Cartoucherie de Vincennes est un documentaire plutôt mal ficelé qui met en scène un épisode tragique de l'histoire récente. Est-ce à dire qu'il n'y a pas d'issue à la question amérindienne en Amérique? Que la colonisation est toujours aussi présente et prégnante puisque les Blancs assassinent les femmes autochtones? Suffit-il de faire un clin d'œil à la nouvelle littérature amérindienne en mentionnant le petit cahier trouvé dans le sac de la jeune fille disparue pour modifier la perspective? La prise de parole collective des écrivaines d'origine autochtone a acquis aujourd'hui une dimension nouvelle.

La véritable héroïne de la pièce est la jeune Française, qui attire l'attention par sa présence centrale et par le capital de sympathie qu'elle génère : compatissante et pleine de bonne volonté, elle a en toutes occasions une attitude exemplaire. Les Européens seraient-ils plus aptes à comprendre les enjeux actuels de la colonisation que les premiers découvreurs ou les Canadiens d'aujourd'hui? Cette hypothèse, bien qu'implicite, ne pouvait déplaire aux spectateurs du Théâtre du Soleil.

Car c'est bien à eux, et tout particulièrement au public français, que la pièce s'adresse et à qui elle offre un feuilleton hyper-réaliste et sanguinaire, clichés et bons sentiments à l'appui. À quel moment l'ours et le canot d'écorce cesseront-ils d'être des accessoires obligés de la représentation autochtone?

Une fois de plus, il s'agit de l'histoire racontée par et pour des Blancs. Ne serait-il pas temps de passer à un autre chapitre? Je m'attendais à plus de subtilité ou, à tout le moins, plus d'auto-critique de la part de cet homme de théâtre remarquable qu'est Robert Lepage. Il n'y a plus qu'à espérer la suite et un spectacle mieux « articulé¹ » que celui de l'épisode 1.

Le malentendu initial auquel renvoie le titre n'a suscité chez moi qu'une immense déception.

1

Le texte qui suit a été écrit à la suite de la représentation de *Kanata* au Théâtre du Soleil le 27 janvier 2019.

2

Dans l'entretien qui accompagne le programme, Lepage parle d'un « spectacle articulé, très articulé ».

